

# MEMOIRE DE STRATEGIE

LCL PATTIN

## " STRATEGIE ET PSYCHOLOGIE DU COMBATTANT "

-  
resume

La stratégie fait la part belle aux grands chefs militaires, aux stratèges.

Dans l'énorme masse de référence sur la guerre et l'histoire des guerres, il est constant de s'apercevoir que l'accent et l'intérêt ne portent qu'assez peu sur le guerrier lui-même, en personne, mais sur la guerre, les armes et leur environnement. Pourtant, le génie du stratège reste tout théorique, s'il n'est pas relayé par une parfaite exécution sur le terrain.

Le traitement particulier de l'histoire et des guerriers présente un double caractère désobligeant non seulement vis à vis du rôle du combattant dans l'issue de la guerre mais également de l'individu dans sa dimension humaine.

L'homme, qui risque tout, le guerrier, est digne d'un intérêt psychologique et philosophique profond, dont il a rarement bénéficié. A ce titre, il est intéressant de l'étudier.

# Plan

## 1. Le rôle du combattant

### 1.1. Traits généraux

### 1.2. Le combattant à travers les âges

## 2. Le combattant dans la guerre

### 2.1. Les rapports au groupe et au chef

## 2.2. Les rapports à la peur et à la mort

# 3. Le combattant avant et après la guerre

## 3.1. L'initiation au combat

## 3.2. Le retour dans la société

" Si les guerres sont faites par les armes, ce sont les hommes qui les gagnent : c'est l'esprit des hommes et de leurs chefs qui fait les victoires. "

Général G. PATTON

Il est révélateur de voir constamment la guerre ramenée à un duel, à la confrontation de deux personnalités, de deux volontés, pouvant aller jusqu'à un tel degré d'identification

que Montecucculli, chef militaire italien, apprenant la mort de Turenne, " son " rival de toujours, décida de prendre sa retraite...!

C'est faire pourtant peu de cas des exécutants, les combattants, qui, quel que soit le génie du chef, jouent un rôle capital dans l'issue des batailles. Les exemples sont nombreux de manoeuvres géniales ou au contraire absurdes ayant abouti à des résultats diamétralement opposés du fait justement, dans un sens ou dans l'autre, de comportements imprévisibles de tout ou partie des combattants.

Ainsi, Clausewitz donne la primauté à la vertu guerrière, ou esprit guerrier, sans laquelle, même de grands généraux ne sauraient aller à la victoire. L'esprit des armées, enthousiasme, fanatisme, foi, opinion, joue un rôle plus important, quand les troupes adverses sont équivalentes du point de vue de la discipline et de l'entraînement, que celui de la science stratégique.

Les auteurs d'ouvrages stratégiques ne se sont que très peu intéressés à la psychologie profonde et aux aspects inconscients de la dynamique guerrière.

Cette démarche n'est pas innocente dans la mesure où elle hisse, à juste titre, la stratégie au niveau d'un art ou d'une science en occultant presque complètement, le fait de guerre avec ses atrocités, ses sacrifices, ses peurs, ses interrogations sur la mort que l'on reçoit ou que l'on donne.

Seul le colonel Ardant du Picq (1821-1870) a réalisé une tentative de théorisation de la dimension primaire de l'homme au combat. Dans ses " Etudes sur le combat antique et moderne ", il a été un véritable précurseur en étudiant la psychologie de ce qu'il appelle, d'une expression fort pittoresque, " l'homme collectif " dans le combat à travers les âges. L'idée directrice qui a animé Ardant du Picq est l'influence considérable de l'élément moral dans le combat. Et ce n'est pas une mince gloire pour lui, à une époque où l'on expliquait tous les succès militaires par l'organisation, la tactique ou la supériorité de l'armement, d'avoir clairement compris et vigoureusement exprimé l'importance prépondérante qu'a exercé et qu'exercera encore le moral dans le combat, tant que l'homme en restera l'instrument. " Le combat, dit-il en commençant, est le but final des armées et l'homme est l'instrument premier du combat; il ne peut être rien de sagement ordonné dans une armée, constitution, organisation, discipline, tactique : toutes choses qui se tiennent comme les doigts d'une main, sans la connaissance exacte de l'instrument premier, de l'homme, et de son état moral en cet instant définitif du combat...Celui-ci est de chair et d'os, il est corps et âme; et si forte souvent que soit l'âme, elle ne peut compter sur le corps à ce point qu'il n'y ait révolte de la chair et trouble de l'esprit en face de la destruction ".

" Le coeur humain, pour employer le mot du maréchal de Saxe, est donc point de départ en toutes choses de la guerre : pour connaître de celle-ci il le faut étudier ". Cependant, d'autres écrivains militaires, comme le prince de Ligne, ont étudié le soldat au combat et ont signalé quelques-unes de ses faiblesses, mais ils n'ont fait que soulever un petit coin du voile.

Ardant du Picq, lui, a fouillé plus longuement. Il a analysé les énergies, les craintes, les sentiments, les désirs et les instincts qui animent le combattant. Un seul écrivain, avant Ardant du Picq, avait franchement abordé la même question.

C'est le général Trochu qui, dans son livre sur " L'Armée française " en 1867, a consacré un chapitre magistral à l'étude du moral au combat. Il convient également de mentionner une excellente étude du général de Négrier sur " Le moral des troupes ".

Telles sont les véritables sources permettant d'énoncer quelques vérités sur l'état d'âme du combattant et sur les réalités du combat, de façon à en tirer quelques conclusions utiles, au point de vue des dispositions à prévoir et des moyens à employer pour atténuer les conséquences fâcheuses des faiblesses humaines.

Ce n'est qu'indirectement, le plus souvent, qu'il est fait référence à la psychologie du combattant à travers les réflexions de grands stratèges ou l'étude approfondie d'épisodes remarquables de l'Histoire. L'oeuvre de Clausewitz " De la Guerre " constitue le premier ouvrage notable qui, à côté des questions purement militaires, traite de la psychologie du guerrier.

Pour lui, la réalité fait de la guerre, par sa nature complexe, une sorte de jeu auquel s'applique par essence le calcul des probabilités. C'est précisément la raison pour laquelle les forces morales sont essentielles pour " combler l'intervalle " entre le certain et l'accidentel. C'est pourquoi une théorie de la guerre doit les inclure, comme les autres. Il n'a jamais été aussi vrai aujourd'hui que la première arme d'une armée, c'est l'homme dans son groupe.

Il est frappant de constater que la prise de conscience de la valeur de la vie du soldat date seulement de la deuxième moitié du XXème siècle. C'est un facteur qui n'a pas été du tout pris en compte au cours du conflit particulièrement meurtrier de 14-18.

Sans avoir la prétention de combler un vide de la pensée stratégique, volontairement entretenu par les théoriciens, il semble intéressant d'aborder, même de manière synthétique, le phénomène guerrier à travers le rôle du combattant, sa conduite sur le champ de bataille et sa vie en dehors de la guerre.

## 1. LE RÔLE DU COMBATTANT

### 1.1. Traits généraux

Dans de nombreux ouvrages, que les auteurs soient sociologues, politologues, historiens, juristes ou militaires, la guerre apparaît comme un " fait social ", un moment de l'histoire des peuples, ou encore c'est la guerre qui est le fait premier. Les hommes qui la font apparaissent généralement comme accessoires; tout se passe comme si les études reposaient sur le postulat suivant : quand un certain nombre de causes sont réunies, la guerre éclate et,

cela est sous-entendu, il y a toujours des gens qui la font. Il s'agit là d'un réductionnisme sociologique dépassé.

En effet, l'instrument principal de la guerre n'est ni le fusil ni le canon, c'est l'homme, l'homme avec ses qualités et ses défauts. Soumis à toutes les faiblesses humaines, le soldat doit être étudié non comme une machine mais comme un être humain. On trouve dans ce point de vue l'explication de bien des choses de la guerre, succès et revers, enthousiasmes et paniques, car, en dernière analyse, le combat est bien une affaire de moral, comme l'affirmait Napoléon : " Le moral est au matériel comme 3 est à 1 ".

Le destin des batailles est souvent dû à l'armure psychologique de certains combattants, les guerriers, soit au niveau du commandement des unités, soit au sein de petits groupes de six ou sept hommes. C'est ce qu'a montré l'étude systématique du comportement des combattants durant la Seconde Guerre mondiale.

Au moment de la bataille, le courage, la peur, le rapport à la mort reçue ou donnée vont affecter le guerrier, le transformer, mais parfois provoquer son effondrement. A l'inverse, ce sont les guerriers qui décideront du devenir de la bataille.

Finalement, la plupart des responsables et des historiens militaires sont unanimes à reconnaître le rôle des émotions négatives comme la peur, et l'importance décisive de la psychologie consciente et inconsciente des petits groupes, dans les armées au combat.

Cependant, cette reconnaissance ne se traduit pas toujours dans les textes. Ceci s'explique en partie par le fait qu'il s'agit d'une réalité dérangeante : le stratège serait obligé de tenir compte des " états d'âme " et d'éléments beaucoup plus difficiles à manier que les données quantifiables telles que les effectifs, l'armement, les facteurs géographiques et économiques.

Même dans un pays où règne la primauté absolue du collectif sur l'individuel, même à notre époque où la technologie militaire sophistiquée laisse craindre le dépérissement du rôle de combattant comme individu, le guerrier reste, immuablement, l'acteur principal du drame " guerre ".

Il y a des actes d'héroïsme individuels, il y en a aussi de collectifs. On a vu des troupes entières saisies d'une folie de bravoure accomplir des choses étonnantes et lutter, jusqu'au bout, dans des circonstances difficiles, où bien d'autres auraient cédé devant des forces ennemies supérieures. Certains hauts faits d'armes, où des combattants isolés et peu nombreux ont, contre toute attente, opposé une résistance telle que l'issue prévisible de la bataille s'en est trouvée inversée, sont restés célèbres.

Deux voies de la " vocation " guerrière peuvent être distinguées, celle des guerriers d'origine traditionnelle, d'abord, et ceux qui se sont découverts comme tels, eux-mêmes, à l'occasion de la guerre.

Les premiers ont été élevés dans des familles où l'on exalte naturellement cette orientation militaire et civique. Il s'agissait parfois d'un milieu aristocratique où des ancêtres furent des hommes de guerre et où, naturellement aussi, les qualités cultivées dès l'enfance furent celles qui font les guerriers : l'endurance physique, dans la chasse ou d'autres sports, le respect de la tradition et le sens quasi mystique de l'honneur et de la parole donnée.

Les seconds ont été attirés par une vie active, au service d'une cause inhabituelle, à savoir la Nation, et la découverte, au cours des opérations militaires, qu'ils étaient des guerriers, et non des combattants exécutants passifs, puis des meneurs d'hommes, tout en opérant en eux cette transformation personnelle que James Jones appelle le " being soldier " ou " devenir guerrier ". Il décrit un processus très important dans les armées mobilisées. Il s'agit du mécanisme qui permet d'amener un homme jeune, mobilisé brusquement pour une guerre, à s'adapter, voire à aimer celle-ci et à tuer sans répugnance son semblable.

Cette typologie doit être nuancée dans la mesure où l'on ne parle que d'individus, même à travers les groupes d'appartenance, ainsi, parmi les combattants ou chefs d'origine militaire traditionnelle, nombreux sont ceux qui se sont avérés inaptes à être des guerriers. A l'inverse, la guerre de 1914-1918 en particulier, mais aussi la guerre d'Algérie, ont démontré que la proportion de guerriers exceptionnels, par rapport aux effectifs engagés, devenait très élevée.

Durant la guerre d'Algérie, dont l'échelle destructrice n'a rien de comparable avec la première guerre mondiale, on a pu constater le " devenir guerrier " de jeunes français pourtant très peu préparés par l'opinion au zèle patriotique. En quelques mois, un nombre assez considérable sortait de la passivité et de la sidération initiale pour prendre leur destin en main.

Ainsi, en Europe, à plusieurs reprises dans l'Histoire, de jeunes hommes se sont engagés dans la carrière des armes, ou bien sont partis pour la guerre lors des mobilisations, ou encore ont rejoint des forces de résistance à l'extérieur ou à l'intérieur de leur pays, pour des motifs patriotiques et des idéaux, sans avoir été endoctrinés ou intoxiqués de propagande.

Nombre de ces décisions guerrières étaient strictement personnelles. Il suffit pour s'en convaincre de repenser à la ferveur patriotique de 1914.

Par un singulier contraste, la guerre fait naître, dans le coeur de l'homme, à la fois les plus nobles sentiments d'abnégation; de dévouement, de confraternité et les passions les plus viles, la lâcheté, l'égoïsme, l'oubli de toute pudeur dans l'instinct de conservation. Il y a dans une troupe au combat, un petit nombre de hardis gaillards, toujours les mêmes, qui vont carrément de l'avant, un certain nombre de poltrons qui cèdent à la peur et se dérobent, et une masse indécise de braves garçons qui ne demanderaient peut-être pas mieux que de s'en aller, mais qui restent cependant et marchent de l'avant s'ils se sentent conduits et dirigés par des chefs énergiques.

## 1.2. Le combattant à travers les âges

Une psychologie des moeurs guerrières passe par l'étude de celle des premiers groupes de chasseurs. Les premiers adversaires à armes égales, à la mesure de l'homme, en excluant

les forces naturelles, furent vraisemblablement les animaux, dont la capture et la consommation ou l'utilisation étaient un bien, souvent vital, pour la communauté.

Le groupe de chasseurs préfigure le groupe de guerriers sur bien des points : l'entraînement et l'endurance, la cohésion rigoureuse entre eux, le courage, la combativité et l'agressivité, le souci de remplir une mission, une connaissance précise de l'" autre ", allant jusqu'à des identifications avec l'animal, le respect de celui-ci quand sa bravoure fait de lui beaucoup plus qu'une simple proie, l'acceptation des dangers, souvent très importants, liés à l'affrontement avec certains animaux fortement armés et agressifs. Certains auteurs ont même fondé sur cette cohésion, en raison de la nécessité de déplacements tactiques, une théorie de l'origine du langage humain.

L'animal remplit auprès des groupes humains des rôles successifs : un adversaire redoutable et craint, que l'on affrontait dans un combat dont l'issue pouvait être la mort du chasseur, puis un auxiliaire dont l'homme est en partie dépendant, et enfin un symbole de sa puissance et de sa richesse. Ces deux derniers rôles ont été exaltés, dans les cultures turco-mongole et islamique, à propos du cheval, inséparable compagnon de guerre.

On retrouve la trace de cette vieille alliance dans les blasons comme dans la désignation des engins de guerre : chars Tigre, Panther, Léopard.

Il n'est pas certain, cependant, compte tenu des conditions économiques et sociales, que tous les hommes membres d'une bande ou d'une horde participaient ensemble aux actes nécessaires à la protection et à la défense du groupe. Il est même vraisemblable qu'une procédure désignait les plus aptes et les plus habiles.

On peut donc penser que si tous les hommes furent, durant des millénaires, des chasseurs, des pêcheurs, certains seulement étaient des guerriers quand les circonstances l'exigeaient.

Assez tôt, donc, le guerrier, par ses actions et ses fonctions se distingua du reste de la population, en raison de son importance et de sa proximité avec les plus grands dangers, notamment le plus insondable d'entre tous : la mort.

## 2. LE COMBATTANT DANS LA GUERRE

Un essai de compréhension du guerrier comporte nécessairement une approche concrète de sa conduite au feu.

Le guerrier trouve dans le combat l'accomplissement d'un moment essentiel de son destin personnel. Le guerrier n'est un guerrier que dans et par l'action de guerre.

Selon Ardant du Picq, " L'art de la guerre subit de nombreuses modifications en rapport avec le progrès scientifique et industriel. Mais une chose ne change pas : le coeur de l'homme; et comme, en dernière analyse, le combat est une affaire de moral, dans toutes les modifications qu'on apporte à une armée, organisation, discipline, tactique, la juste appropriation de toutes ces modifications au coeur humain à un moment donné, moment suprême, celui de la bataille, est toujours la question essentielle... ". Le groupe et le chef prennent alors toute leur importance ainsi que les sentiments liés à la peur et à la mort.

Au début du XXème siècle, le colonel, futur général, Jean Colin, a consacré au combat élémentaire toute une partie des " Transformations de la guerre ". Il conclut que " la science qu'on nomme tactique a bien sa raison d'être, mais elle est vaine, si le courage, l'ardeur, la volonté de vaincre n'animent pas les combattants ". Cette donnée de base n'a pas perdu de son importance, malgré l'avènement de la puissance de feu ou de l'électronique. Il suffit de rappeler l'héroïsme des combattants de Verdun en 1916, dans les deux camps. Pour la seconde guerre mondiale, on peut citer les défenseurs de Bir-Hakein, ceux du mont Cassin, de Stalingrad ou ceux de Budapest...

Les soldats ont souvent montré au combat des ressources insoupçonnées. Ainsi, lors de la bataille de la Marne, le général commandant le 3ème Corps d'Armée rédigea un rapport destiné au pouvoir politique faisant état de l'épuisement extrême de ses troupes et recevant en retour l'ordre d'attaquer, il pût constater que tous les soldats partirent à l'assaut.

Aujourd'hui, le combat exige une cohésion morale, une solidarité plus resserrée qu'en d'autres temps. " Embrasser l'ensemble est de plus en plus difficile, et de plus en plus difficile en devenant plus lointaine, la direction plus souvent que jamais tend à échapper au chef suprême, aux chefs subalternes. Dans les troupes immédiatement et fortement engagées, les petits groupes se maintiennent, de l'escouade à la compagnie, s'ils sont bien constitués, servant d'appuis ou de points de ralliement aux désorientés, et par la force des choses, les batailles tendent à devenir aujourd'hui, plus qu'elles ne l'ont jamais été, des batailles de soldats. La bonté des troupes aura plus que jamais action sur la victoire ". Ce sont là des idées chères à Ardant du Picq qui poursuit sa démonstration : " si l'on ne veut qu'ils se brisent, plus des liens doivent s'allonger, plus ils doivent être forts ". Le groupe et le chef ont une importance capitale dans le comportement du combattant individuel.

## 2.1. Les rapports au groupe et au chef

L'éducation technique du soldat n'est pas le point principal, le point le plus difficile. Sans doute est-elle nécessaire, mais elle ne suffit pas pour faire le soldat. Ce qui constitue surtout le soldat, le combattant capable d'obéissance et de direction pendant l'action, c'est le sentiment qu'il a de la discipline. C'est son respect pour ses chefs, sa confiance en eux, sa confiance dans ses camarades, la crainte qu'ils puissent lui reprocher de les avoir abandonnés dans le danger, son émulation d'aller là où vont les autres, sans plus trembler qu'un autre, son

esprit militaire en un mot. L'organisation seule donne ces qualités, l'éducation morale en est le complément indispensable. Quelques enseignements des notions acquises sur les réalités du combat peuvent ainsi être tirés : il faut élever le moral du soldat pour le préparer aux émotions de la guerre, au combat, il ne faut pas lui demander l'impossible, par exemple marcher en terrain découvert contre une position ennemie battue par le feu. Il faut rassurer l'homme par la camaraderie de combat, par la liaison des armes. Il faut diminuer les pertes par des formations appropriées; au point de vue moral, la formation par petits groupes, par essaims commandés, est meilleure que la grande ligne de tirailleurs qui ne soutient pas le faible, le chancelant, c'est-à-dire le plus grand nombre, et qui facilite le défilement.

Les guerres entraînent généralement une transformation radicale du groupe : celui-ci s'ordonne et s'organise sous l'autorité d'un chef, auquel, dans des circonstances critiques, on reconnaît les pleins pouvoirs. L'économie de guerre fait disparaître les intérêts privés. Les peuples s'unissent contre une menace commune et l'on assiste à une inversion des valeurs biologiques, le droit à la survie de la collectivité primant sur le droit individuel à la vie. La mort de l'ennemi, mais aussi celle du guerrier individuel, devient le fondement des nouveaux devoirs.

Les raisons qui peuvent expliquer au nom de quoi, pour qui un guerrier est prêt à mourir, la défense de la patrie, l'identification à un parent, ne sont pas fausses pour ce qui concerne le moment initial de l'engagement du guerrier. Mais les plus fortes motivations reposent souvent sur le petit groupe qui l'entoure. Ses camarades de combat constituent, certes, une image en réduction de la collectivité nationale, mais beaucoup plus concrète, à travers les paroles échangées, les émotions, la souffrance et la peur partagées. " Il m'a fallu sacrément près de toute une guerre pour savoir pourquoi je me battais, disait un soldat. Mais c'est pour les autres, ton unité, les gars de ta compagnie, ceux de la section surtout; quand il n'en reste plus que quinze sur les trente ou davantage, tu y tiens terriblement à ces quinze-là ". La psychologie profonde des petits groupes naturels, éclairée par la psychanalyse, décrit et permet de comprendre la puissance d'intégration, de fusion sous forme d'esprit de corps d'une unité militaire, même très réduite. Celle-ci devient une nouvelle enveloppe narcissique où l'individu se situe, trouve un renforcement de ses défenses contre la peur et préserve son identité tout en formant avec les autres un nouveau corps, dont la puissance, offensive, défensive, morale, dans le meilleur des cas, dépasse de loin celle de la simple somme de ses membres.

Ardant du Picq affirme qu'" il est nécessaire alors qu'une organisation sagement ordonnée, et c'est par là qu'il faut commencer, place d'une manière permanente les mêmes chefs et les mêmes soldats dans les mêmes groupes de combattants afin que de l'habitude de vivre ensemble naissent la confraternité, l'union, le sens du métier, le sentiment palpable, en un mot l'intelligence et la solidarité : devoir de s'y soumettre, droit de l'imposer, impossibilité de s'y soustraire. Et voici paraître la confiance. Cette confiance intime, ferme, consciente, qui ne s'oublie pas au moment de l'action et qui seule fait de vrais combattants. Quatre braves qui ne se connaissent pas n'iront point franchement à l'attaque d'un lion, quatre moins braves, mais se connaissant bien, sûrs de leur solidarité, et par suite de leur appui mutuel, iront résolument. Toute la science des organisations d'armées est là... "

Au moment le plus intense de l'action, où le risque de mort est très élevé, et où le guerrier, souvent dans un éclair, se demande au nom de quoi il va mourir, ce qui lui vient le plus souvent à l'esprit, c'est l'idée de sacrifice, au nom de la solidarité absolue avec le groupe militaire auquel il appartient et pour lequel sa mission revêt une importance vitale. Souvent,

les guerriers se font tuer ou blesser pour protéger l'action des camarades de combat, ou encore pour le prestige de la section, ou pour obéir à un chef incontesté, ou pour l'honneur tout simplement.

Certaines formes extrêmes de soumission à l'autorité nous font mesurer sa force. On peut citer pêle-mêle : l'obéissance aux ordres d'attaques et de contre-attaques réitérés aux Eparges, durant la guerre 14-18, l'obéissance, héroïque elle aussi, aux ordres de débarquement en Normandie, en 1944, dans des conditions militairement très difficiles, la parfaite soumission de militaires allemands à des chefs leur donnant des ordres monstrueux durant la Seconde Guerre mondiale. L'exécutant tend à accepter la définition du sens de l'action que le chef lui ordonne d'effectuer, et il s'y conforme de son plein gré. Il se sent engagé vis à vis du chef et de l'autorité, et ne se sent pas responsable des actes qui lui ont été ordonnés. Cette soumission, si elle permet des actions militaires parfaitement appropriées, peut revêtir une face négative : le combattant, sans perdre son sens moral, abandonne une partie de sa liberté car une action qui serait immorale n'est pas son action, il a été simplement l'instrument de l'autorité. L'exécutant, dont l'image de soi n'est en rien altérée, continue à manifester son obéissance pour donner une cohérence à son propre comportement mais aussi par respect du contrat implicite passé avec le chef, et pour éviter de déroger à l'impératif social habituel du respect de l'autorité, ou de l'ordre social.

La plus grande force d'un chef charismatique lui vient de sa dualité; il donne l'impression d'être à la fois " au dessus des autres " et " comme les autres "<sup>1</sup>

L'action de l'officier au combat est prépondérante. C'est un fait de psychologie expérimentale, constaté de tous temps et que le règlement sur le service des armées en campagne a enregistré lorsqu'il dit : " Nulle part le soldat n'est plus obéissant et plus dévoué qu'au combat. Il a les yeux constamment fixés sur ses chefs. Leur bravoure et leur sang-froid passeront dans son âme; ils le rendront capable de toutes les énergies et de tous les sacrifices ".

L'expérience des guerres récentes corrobore cet enseignement du passé. A partir du premier coup de fusil, le centre de gravité se transporte sur le chef, sur l'officier, et c'est ici que se manifestent son véritable rôle et toute l'énorme responsabilité qui repose sur lui. Les soldats observent leur officier continuellement, avec une attention incessante.

La réaction des soldats à la peur croissante d'être tué du fait de l'incompétence de leurs chefs, généralement des officiers et des sous-officiers, est un cas particulièrement intéressant. Les études menées par le ministère israélien de la Défense ont montré que le degré de confiance éprouvé par les hommes envers leurs officiers et la certitude que ceux-ci ne gaspilleront pas inutilement la vie de leurs subordonnés, constituent des éléments essentiels dans la prévention de l'effondrement émotionnel au combat et dans l'accroissement de la valeur opérationnelle du combattant individuel.

## 2.2. Les rapports à la peur et à la mort

Le colonel Ardant du Picq dit brutalement : " L'homme a peur ". Il ajoute : " Il est des chefs, il est des soldats, qui l'ignorent, ce sont des gens d'une trempe rare. La masse frémit, car on ne peut supprimer la chair, et ce frémissement, sous peine de mécompte, doit entrer comme donnée essentielle en toute organisation, discipline, dispositifs, mouvements, manoeuvres, mode d'action, toutes choses qui ont précisément pour but définitif de le mâter, de le tromper, de le faire dévier chez soi et de l'exagérer chez l'ennemi ". Napoléon a parfaitement saisi cette vérité : " A la guerre, le moral et l'opinion sont plus de la moitié de la réalité. Lorsqu'on est induit à parler de ses forces, on doit les exagérer et les présenter comme redoutables, en en doublant ou triplant le nombre...Loin d'avouer que je n'avais à Wagram que 100.000 hommes, je m'attache à persuader que j'avais 200.000 hommes. Constamment, dans mes campagnes en Italie, où j'avais une poignée de monde, j'ai exagéré ma force. Cela a servi mes projets et n'a pas diminué ma gloire ".

Les études déjà citées, confirment le rôle capital des facteurs moraux en guerre, mais elles ont le très grand intérêt d'aborder ceux-ci, non plus sous l'angle des vertus positives traditionnelles, le courage, l'intrépidité, la discipline, mais sous celui de la peur.

Le poltron n'est pas celui qui a peur instinctivement; à ce compte, il n'y aurait que des poltrons, mais celui qui ne parvient pas à dominer sa peur. Monsieur Legouvé, académicien mort en 1903, l'a dit en termes fort justes : " La lâcheté, c'est de la peur consentie. Le courage, c'est de la peur vaincue ". Pour lui donc, comme pour Ardant du Picq, tout le monde a peur.

Une lecture, même superficielle, des récits de bataille d'antan montre de nombreux exemples de soldats touchés par divers symptômes psychiatriques ou émotionnels générés par la tension du combat. On reconnaît de nos jours ces symptômes pour ce qu'ils sont et on les regroupe sous le terme générique de " réactions au combat ". Même si autrefois leurs mécanismes n'étaient pas compris, il n'en reste pas moins que les soldats de jadis les ont subis au même titre que ceux d'aujourd'hui et l'histoire illustre leur remarquable régularité. Il est évident que les hommes ont découvert de bonne heure que la maîtrise de la peur était la clé majeure de la victoire sur l'ennemi. Guerrier expérimenté et meneur d'hommes, Xénophon écrivait déjà il y a deux mille cinq cents ans : " Je suis certain que ni le nombre ni la force n'apportent la victoire dans la guerre, mais bien plutôt la force d'âme d'une armée qui entre en campagne ". Rien ne permet de supposer que les soldats d'antan craignaient moins la mort ou la mutilation que leurs successeurs d'aujourd'hui. Les témoignages faisant état de la peur ressentie par les combattants remontent aussi loin que l'Egypte ancienne. Un vétérinaire de Pharaon nommé Hori interpelle un jeune officier inexpérimenté dans une lettre écrite il y a presque trois mille ans : " Tu décides d'avancer...Un frissonnement te saisit, tes cheveux se dressent sur ta tête, ton coeur bat à tout rompre ".

Devant ces épreuves, les hommes sont très inégaux entre eux, et souvent il arrive qu'ils soient très inégaux par rapport à eux-mêmes, c'est-à-dire par rapport à ce qu'ils ont été dans d'autres combats. On l'a constaté, tel qui fut brave un jour, ne l'est pas toujours, question de moment, de fatigue, de santé, etc...C'est que le ressort, l'entrain, la bravoure, l'intelligence elle-même ont leurs bons et mauvais jours.

On sait que dans les guerres de l'Empire on distinguait entre la valeur de certains chefs l'Empereur présent et l'Empereur absent, et la confiance des soldats, dans les mêmes

circonstances, s'exaltait ou s'affaiblissait. On rapporte que Napoléon, lui-même, le matin qui a précédé la bataille de Waterloo n'était pas dans un bon jour; il n'a donné aucun ordre jusqu'en milieu de journée, ce qui a eu une influence certaine sur l'issue funeste de la bataille.

Les officiers sont en chair et en os, comme les hommes; chez eux aussi la chair frémit. Mais la force morale plus grande chez eux, par éducation, par volonté, leur permet de résister à l'émotion.

Pour le guerrier, même non gradé, profondément et personnellement engagé dans sa mission, la peur de manquer de courage reste un conflit purement intérieur. Napoléon, qui l'avait bien compris, parcourait le front des lignes prêtes à s'engager et trouvait des mots qui électrisaient le soldat. Quand Bonaparte, en Egypte, dit à ses soldats : " Du haut de ces pyramides 40 siècles vous contempnent ", cela ne signifie pas grand chose pour eux, mais le son de la voix, la tournure de la phrase, l'accent décidé du chef, son prestige enfin, subliment la troupe.

Ces moments qui précèdent l'engagement sont particulièrement poignants. Sans doute est-on résolu à faire son devoir, mais on se rend bien compte que sa vie est en péril, et la chair frissonne. Les plus braves, les plus renommés n'échappent pas à ces émotions. Turenne s'adressant à lui-même au début d'un combat s'exclamait : " Tu trembles carcasse, mais tu tremblerais plus encore si tu savais où je vais te mener tout à l'heure ".

Au feu, pas un homme n'est parfaitement calme. Devant le danger intense, sous une pluie de balles, il cède à l'instinct de conservation. Il n'avance plus, il se terre dans tous les creux du terrain, derrière les abris, là où il se croit à couvert, il ne réfléchit pas. Dans une colonne battue par le feu, le nombre des hommes qui tombent volontairement en route se laissant aller au moindre bronchement, sorte de désertion du moment, est énorme. A Wagram, la fameuse colonne d'attaque du centre autrichien comptait 22.000 hommes lancés en avant; 1.500, 2.000 peut-être à peine, ont atteint la position. Et, certainement, la position n'a pas été enlevée par eux, mais par l'effet matériel et moral de la grande batterie de 100 pièces. Les 19.000 manquants étaient-ils donc hors de combat ? Non, un tiers, tout au plus, pouvait avoir été atteint. Les 12.000 manquants étaient tombés en route, avaient fait semblant d'être morts ou blessés pour ne pas aller jusqu'au bout. Cela se voit dans toutes les armées.

La peur se manifeste généralement de deux façons : chez les uns, tremblement ou agitation extrême, chez les autres, anéantissement, abattement, c'est le cas du plus grand nombre. Nombreux sont les combattants qui tirent sans viser, sans même placer l'arme à l'épaule, faisant du bruit pour se rassurer. " Le feu, dit le colonel Ardant du Picq, est la soupape de sûreté de la peur ".

Enfin, il y a la panique, mais la panique est encore plus grave que les défaillances individuelles.

Chez l'homme en groupe, toutes les émotions sont très rapidement contagieuses et c'est ce qui explique la soudaineté des paniques.

La panique est une brusque détente, un accès de folle terreur, souvent inexplicable, qui s'empare subitement d'une troupe entière, s'y propage avec une rapidité foudroyante et la transforme en une cohue de fuyards.

Elle naît presque toujours à la suite d'un bruit ou d'un danger imprévu. De partielle, la panique peut devenir générale, car elle gagne avec la rapidité d'une traînée de poudre allumée, et alors ce peut être la débandade de tout un corps d'armée; si l'ennemi s'avance à ce moment-là et marche sans arrêt, alors c'est la démoralisation complète, la dégringolade de proche en proche : c'est le sort de l'armée grecque en 1897, après la panique de Larissa. Les paniques ont eu lieu de tous temps et dans toutes les armées.

Il importe également de comprendre pourquoi et comment la fonction de guerrier est possible malgré son caractère énigmatique : participer lucidement à une oeuvre impliquant la mort des autres et de soi-même, dans un groupe organisé au service d'une collectivité. L'énigmatique réside dans cette pulsion de destruction de soi-même et de l'autre dans le cadre d'une institution spécialisée. Bien d'autres professions comportent des risques de mort, pour soi ou autrui, mais il s'agit d'accidents, non du but même. L'originalité de l'homme qui adopte la voie du guerrier suppose un appareillage puissant et assuré pour soutenir un tel statut qui aura de permettre la transgression de l'interdit de tuer et la prescription de cette acte, de diminuer la peur normale en guerre afin que l'action puisse se dérouler, d'assurer la bonne exécution des ordres supérieurs par les guerriers dans un groupe.

Le combattant moderne est confronté à une prise de conscience, en temps de paix, d'un conflit entre les interdits moraux très renforcés en Occident, " tu ne tueras point ", et les valeurs d'action en temps de guerre, devoir de tuer pour défendre sa communauté.

Un autre conflit apparaît, de façon plus profonde : les combattants savent aussi qu'ils sont, à certains égards, des hommes exceptionnels, du fait de leur maturité, du fait qu'ils ont véritablement accepté leur propre mort, et ce, en dehors de toute préoccupation matérielle. Mais ils savent combien la vie humaine est fragile, et combien une fierté affichée, le sentiment de gloire personnel, de même que les distinctions honorifiques qui leur sont parfois attribuées, revêtent un caractère incommensurable avec la détresse et l'honneur qu'ils ont vécus. Cette connaissance d'eux-mêmes, alors qu'ils sont capables de traverser des situations extrêmes au nom de l'honneur, et réduits à leur vraie condition de " morts en sursis ", les amène souvent à une grande modestie, voire à un véritable effacement, alors qu'ils ont accompli des exploits parfois difficilement imaginables.

La culpabilité et la souffrance la plus intense concerne le nombre de camarades morts sur les lieux de combats, et ce, devant des morts particulièrement affreuses : camarades déshonorés, exécutés par l'ennemi ou affamés dans les camps. Une question lancinante demeure : pourquoi lui et pas moi ?

La culpabilité se fonde souvent dans le sentiment de dégradation morale générale que la guerre suscite, et l'effroi de constater, à la limite, sa propre insensibilité affective.

L'objet du sacrifice éventuel est un sujet difficile à clarifier. Souvent, les guerriers sont dépeints uniquement comme des victimes sacrificielles appelées à " mourir pour la patrie ", comme en témoignent les inscriptions gravées sur les monuments aux morts. Au nom de quoi un guerrier occidental du XX<sup>ème</sup> siècle est-il prêt à donner la mort ou sa vie?

Pour certains, c'était parfois au nom de la France comme patrie, que l'éducation avait imprimée en eux comme valeur quasi-suprême, mais en fait ce sentiment est assez rare. En réalité, pour beaucoup, c'est au nom de cette part symbolique du territoire de France que représente le groupe d'hommes dont ils avaient la responsabilité au feu.

L'échange de la mort, donnée et reçue, explique certainement la répulsion, le refoulement, voire la censure qui porte sur le mot lui-même, jusque dans les écrits militaires.

Toutes les ressources du langage sont utilisées pour gommer l'action de tuer un ennemi, évitant d'une part les termes " tuer ", " faire mourir ", meurtre ", " assassinat ", en raison de la transgression de l'interdit de tuer, et, d'autre part, les expressions " mourir ", se tuer ", " être mort ", afin de masquer l'aveuglante vérité qui fait de tous les hommes des morts en puissance.

Le prestige parfois extraordinaire dont jouissent nombre de guerriers anciens est assez contradictoire avec le malaise suscité par l'idée que le guerrier exerce une fonction presque honteuse. Il s'agit là d'un mécanisme de défense inconscient, facilité par l'éloignement dans le temps, et un déplacement de la " honte au guerrier " à la " honte à la guerre ". Cette hypocrisie, fréquente en Occident, a culminé lors de la guerre du Golfe avec le " soulagement " de penser qu'il s'agissait d'une guerre " propre " par méconnaissance des pertes irakiennes.

Chez tous les guerriers reviennent souvent les termes d'horreur, de gloire, de passion, ce désir intense de dépassement de soi-même, d'affrontement à ce qu'il y a de plus effrayant pour tout homme : la mise en jeu de sa propre vie, avec parfois l'aspiration à laisser un nom qu'on puisse respecter : " Mieux vaut la mort que le déshonneur ". L'honneur est une manière de donner sens à la vie, en assumant la mort, non comme un fait naturel inéluctable, mais comme une violence, un risque qu'il ne faut pas hésiter à affronter. L'honneur suppose l'action et le dépassement de sa propre peur.

Pour ne pas sombrer dans le désespoir et la dislocation mentale, l'individu doit conserver l'instinct de vie et parvenir à considérer qu'il vaut plus que la vie et que la mort.

Paradoxalement, plus les guerres sont destructrices de vies humaines, plus la mort donnée devient, sinon abstraite, du moins dépersonnalisée et aveugle. Dans les guerres modernes, le guerrier voit de moins en moins l'ennemi qu'il doit anéantir, et n'assiste que rarement à sa mort. Actuellement les pilotes de chasse n'assistent plus à la mise à mort de l'adversaire, compte tenu de la portée des missiles et des techniques de combat : " fire and forget " ou " tire et oublie ". Par contre, c'est la mort reçue qui devient la réalité partagée. Ce paradoxe est essentiel pour le guerrier moderne. Les éléments affectifs, émotionnels, ont de moins en moins de rapport immédiats avec une représentation ou une perception réelle de la mort de l'ennemi. En revanche, cette relation est totalement conservée avec la mort ou la blessure de lui-même ou de ses camarades de combat.

### 3. LE COMBATTANT AVANT ET APRES LA GUERRE

La ritualisation des conduites guerrières a pour fonction de décharger le guerrier individuel du poids écrasant et des risques graves qu'il aurait à supporter s'il était isolé.

Rappelons par exemple les rites de purification précédant le combat, rites observés encore au XX<sup>ème</sup> siècle sous forme de recours à la religion, et ceux qui s'imposent entre la fin d'un combat et la réintégration dans la collectivité.

Ces derniers rites sont devenus beaucoup plus flous, souvent impossibles à repérer et de toute façon nettement moins efficaces, dans nos sociétés occidentales. L'effacement de ces rites de purification n'est peut-être pas sans rapport avec les difficultés, les attitudes négatives souvent observées dans la collectivité à l'égard du guerrier, ainsi qu'avec le flou de son image, contrastant tellement avec son statut jusqu'au XVII<sup>ème</sup> siècle environ en Occident.

### 3.1. L'initiation au combat

Dans certaines sociétés traditionnelles, tout jeune garçon, après les rites de passage ou d'initiation, devient à la fois un " homme adulte " et un " guerrier ". C'est de là que vient probablement l'exaltation des valeurs, dites viriles, pour les guerriers.

A l'opposé, certaines sociétés, très rares, sont réputées n'avoir jamais connu de guerre. Mais s'y retrouve alors une constante qui est la valeur de l'homme comme chasseur ou pêcheur, qui sont des activités fondamentales dont les points communs sont l'exposition à des risques importants, voire des menaces vitales, nécessités absolues pour la survie du groupe.

Si l'on reprend la typologie distinguant les guerriers d'origine traditionnelle et ceux qui se sont découverts comme tels à l'occasion de la guerre, on constate que, pour les premiers, le passage de la vie du temps de paix à celle du temps de guerre était psychologiquement aisé car ayant une claire conscience de ce qu'ils pensaient être leur devoir, ils l'accomplissaient. Pour les seconds, c'était certainement plus dur, certains d'entre eux parlant de " passage initiatique " pour devenir un combattant actif.

Il existe plusieurs stratégies psychiques possibles, conscientes et inconscientes, permettant d'affronter le monde entièrement nouveau et effroyable d'une guerre : une conviction personnelle de toute puissance, d'invulnérabilité, la fuite en avant, suicidaire, pour mettre fin à la peur elle-même, tout en obéissant aux ordres dans la discipline; ou alors la fuite vers l'arrière, c'est-à-dire la désertion et l'abandon de poste, ou des variantes plus subtiles et moins dangereuses comme la recherche de " planques " diverses, l'exagération de souffrances corporelles ou de séquelles de blessures minimales, l'annulation du problème par le refuge dans le délire, la confusion mentale, et enfin, la solution de compromis aléatoire. Là, le soldat se résigne, dans un état de peur quasi permanente, à " tenir le coup ", aidé par le sentiment de

solidarité du groupe, la confiance éperdue dans tel ou tel chef, et en évitant un aspect essentiel du rôle du guerrier : tuer l'adversaire.

L'aguerrissement est constitué par les différentes stratégies d'adaptation que le futur guerrier doit mettre en oeuvre entre son baptême du feu et sa maturité professionnelle. Cela ne signifie nullement la conquête d'une maîtrise immuable, sans faille. La guerre est un tel cataclysme que personne ne saurait se targuer de pouvoir s'adapter parfaitement à une ambiance aussi dure, aussi démesurée et effroyable. Quel que soit l'état d'esprit de celui qui découvre l'horreur, cet homme est amené à adopter une ou plusieurs stratégies, successivement ou simultanément, dont certaines font partie de l'entraînement militaire lui-même. Les plus importantes sont la croyance personnelle en une sorte de toute puissance, une invulnérabilité telle qu'on les observe chez les jeunes enfants : " Il ne peut rien m'arriver, à moi ", ou l'ignorance délibérée du caractère périlleux de la situation.

La dernière stratégie est assez coûteuse sur le plan psychique mais garantit certainement la meilleure évolution de l'aguerrissement. Elle consiste dans la transformation personnelle en un être qui se considère comme " déjà mort ". Il s'ampute de tout ce qui le rattache à sa vie antérieure : sentiments, amour, habitudes, recherche du plaisir ou du confort par exemple.

Cette composante de sa personne est déniée, profondément refoulée, pour laisser place à un autre personnage, le combattant parfaitement adapté au champ de bataille et dont les seuls soucis sont : la vigilance, l'entretien des armes, de son corps, la cohésion du groupe, la discipline absolue, la concentration sur la mission. Finalement, l'individu devient un guerrier professionnel, quasiment une machine. Mais le prix à payer est très lourd quand, la guerre finie, il lui faut faire l'opération inverse : récupérer la partie occultée, " civile ". Cela peut échouer, aboutissant à la marginalité, ou prendre beaucoup de temps, s'accompagner de troubles psychiques différés, de difficultés sociofamiliales et surtout d'une grande souffrance.

### 3.2. Le retour dans la société

Les guerriers semblent avoir été depuis toujours astreints à des obligations de rituels précis. Ils étaient ainsi inféodés aux prêtres et aux rois, garants et gardiens des rites. Les rituels d'expiation, de purification, au retour d'expéditions notamment, attestent depuis fort longtemps dans la conscience collective de l'aspect transgressif de la mort de l'autre, même en guerre. Les guerriers n'étaient réintégrés dans leur communauté qu'après des cérémonies assumant la responsabilité collective des actions individuelles de guerre.

Le guerrier, pour accomplir sa mission, doit participer à des sacrifices collectifs qui sont plus proches du crime et de la souffrance que de l'offrande religieuse. Il était autrefois soumis à des rituels facilitant sa réintégration dans la collectivité en paix. De nos jours, où

l'appui social est très affaibli, il lui appartient d'accomplir son propre parcours intérieur pour se réconcilier avec lui-même et parvenir à sortir indemne de ce voyage aux abysses.

Le guerrier sait bien qu'il n'est pas une sorte de " superman ", qu'il appartient à l'humaine condition de faillibilité, et qu'il reçoit aussi des blessures psychiques. Depuis la fin de l'aguerrissement jusqu'aux longues périodes de méditation inconsciente, l'enfer du souvenir et le souvenir des enfers peuvent faire irruption et briser littéralement ces hommes qui ont approché de trop près l'intimité de la mort et reçu l'aveuglante révélation qu'ils sont menacés de redevenir soudainement une chose parmi les choses. De longs mois, de longues années sont souvent nécessaires pour guérir cette fracture, cette cassure interne qui laissera toujours une cicatrice indélébile.

Ils se demandent souvent si leur interlocuteur sera capable de comprendre leurs " valeurs ". Aussi préfèrent-ils généralement parler d'eux à des personnes de leur génération, qu'ils estiment, du fait de la référence à une conception du monde partagée et de la connaissance directe de l'Histoire, plus aptes à comprendre leur univers.

Pour celui qui continue une carrière militaire, la fin de la guerre marque souvent un tournant difficile. La nouvelle vie qu'il va mener ne va pas sans quelques difficultés : amertume de voir son expérience relativisée par des militaires très savants en théorie, mais qui n'ont jamais connu le combat, sentiment de solitude dans un monde dominé par des valeurs de consommation et de bien-être où il est difficile de se retrouver entre camarades de combat pour revivre ensemble et commémorer ce qui a été pour eux les moments les plus exaltants et les plus éprouvants de leur vie, enfin, impression de décalage progressif et de doute envers eux-mêmes, compte tenu de l'évolution inéluctable des techniques d'armement, des problèmes géostratégiques, bien qu'ils sachent que pour l'essentiel, les vertus guerrières ne changeront jamais, et que ce sont elles qui, en définitive, sont les plus importantes sur le champ de bataille.

Généralement, les guerriers ont le sentiment que les expériences de la guerre les ont transformé profondément. Pour certains, cette transformation va jusqu'à des conversions religieuses. Le guerrier survivant est souvent en proie à un conflit interne, lié à la culpabilité de survivre à des camarades morts à ses côtés, et aux questions lancinantes qui l'assaillent.

Le guerrier recherche avant tout la reconnaissance de l'Etat. Pour les survivants et pour la population, la terrible réalité de l'anéantissement a suscité, dans toutes les communes de France, l'édification de monuments aux morts, portant les noms des disparus, gravés dans la pierre ou le granit.

Cervantès disait : " que les guerriers, en tant qu'hommes faits de chair et d'os, sont irrémédiablement plongés dans un triple mouvement tragique : celui où l'action guerrière les propulse, celui de leur absolue solitude devant les puissances mises à nu par leur propre audace, qui les entraînent aux portes de l'enfer, celui de l'abandon et de la méconnaissance, fréquents de la part de leur propre communauté ". Celle-ci préfère, aux rites de réintégration, les exaltations romancées pseudo-héroïques, qui exorcisent sa propre angoisse devant le survivant.

L'évolution des combats vers un accroissement du terrifiant s'accompagne parallèlement d'un discrédit, en Europe notamment, à l'égard de tout ce qui touche à la guerre, aux guerriers, et d'une idéalisation du pacifisme en soi. Pourtant, l'homme qui risque

tout, le guerrier, est digne d'un intérêt psychologique et philosophique profond, dont il a rarement bénéficié.

Le guerrier suscite l'intérêt beaucoup plus que la guerre. Celle-ci mérite, certes, d'être prise au sérieux par sa puissance destructrice et sa menace permanente. Le guerrier, lui, est l'exemple de la figure tragique, qui a vu lui-même, la société et les autres, mis à nu, et sa force est de rester debout après un tel choc. Le guerrier vaut dans ce sens plus que la guerre dont il tire pourtant sa raison d'exister. Jamais le problème n'a été aussi aigu que de nos jours car l'histoire s'accélère et la fragilité des êtres a plutôt tendance à s'accroître.

A l'heure où les planificateurs militaires mettent en relief l'aspect technologique de la guerre et le pouvoir de destruction des systèmes d'armes modernes, on oublie que l'efficacité de n'importe quelle arme, quelle que soit sa puissance, dépend in fine de la capacité du combattant isolé ou du petit groupe à la servir. Destructrice ou sophistiquée, la technologie doit permettre à l'élément humain de reprendre sa place dans l'obtention de la victoire sur le champ de bataille.

La capacité des soldats à endurer les flots d'horreur qui s'abattent sur eux au combat constitue l'un des paramètres majeurs permettant de définir la valeur opérationnelle d'une armée.

Le taux de pertes pour déficience psychique augmente proportionnellement à la gravité de la crise. Chaque nouvelle génération d'armements rend la guerre plus destructrice et le champ de bataille plus meurtrier, si bien que le nombre d'hommes rendus inaptes au combat pour cause de traumatisme mental ne cesse de croître, menaçant de réduire, de manière drastique, la capacité opérationnelle des forces de mêlée et, dans certains cas, de l'annihiler totalement. La décompression psychiatrique au combat devient donc un problème majeur pour toute armée logiquement susceptible d'être amenée un jour à combattre.

L'humanité peut en effet atteindre dans un avenir proche, si toutefois il n'est pas déjà passé, le point où la guerre deviendra véritablement obsolète, où il ne sera plus possible aux hommes de la supporter et de la mener.